

31122

TROP CURIEX

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS

PAR

EDMOND GONDINET



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS,

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
4863

Tous droits réservés



PERSONNAGES

LORD OWEN BLOUNT.	MM. LEROUX.
LÉON PRADAL, peintre français.	GOT.
JOHN, domestique de lord Blount.	COQUELIN.
CLARISSE, femme de lord Blount.	M ^{lles} EDILE RIQUEL.
STELLA, napolitaine.	MARIE ROYER.

Près de Naples, au bord de la mer.

TROP CURIEUX

SCÈNE PREMIÈRE

JOHN, LORD BLOUNT, LÉON PRADAL.

John, debout à l'extrême gauche, est droit, roide et a l'air inanimé ; lord Blount, dans une tenne parfaite, est assis à gauche, sur un petit rocher ; Léon, vêtu en nankin, est assis sur une pierre à droite, et posé de trois quarts en regardant la mer, à droite ; il peint, abrité du soleil par un parapluie fiché en terre.

LÉON, à lord Blount.

Vous le voulez ? Il faut calquer ce paysage :
Le ciel bleu, la mer bleue.

LORD BLOUNT, froidement.

Oh ! tout bleu.

LÉON.

Sans nuages ?

C'est comme la vertu, très-beau, mais ennuyeux.
Si j'arrangeais cela ?

LORD BLOUNT.

Non.

LÉON, montrant la gauche.

Par ici, c'est mieux :

On voit Naples.

TROP CURIEUX.

LORD BLOUNT.

Qu'importe !

LÉON.

Ajoutons un village.

LORD BLOUNT.

Rien.

LÉON.

Un petit vaisseau ?...

LORD BLOUNT.

Rien.

LÉON.

Qui ferait naufrage.

LORD BLOUNT.

Rien.

LÉON, à part.

(Haut.)

Oh ! c'est un fou grave. Un arbre ? un arbre vert ?

LORD BLOUNT.

N'ajoutez rien, monsieur.

LÉON.

Vous aimez ce désert ?

LORD BLOUNT.

Beaucoup.

LÉON.

Nous le peuplons d'une façon grotesque,
D'un peintre et d'un Anglais.

LORD BLOUNT.

Vous êtes romanesque.

LÉON.

C'est mon luxe. J'habite à crédit des palais
En Espagne. Cela croule, mais je m'y plais.

LORD BLOUNT, à part.

(Haut.)

Un fou facétieux. Quel intérêt barbare
Vous condamne au métier, qu'on peut nommer bizarre,
De peindre avec talent des enseignes?

LÉON.

Milord,

J'ai toujours oublié d'être banquier ; j'ai tort,
Et je sens que cela doit vous paraître étrange.
Je vais vous ébahir : de temps en temps je mange,
Et ce défaut se paye en argent monnayé.
Quand on a beaucoup d'or, je n'ai pas essayé,
Je suis sûr qu'on paraît plus joli. — Bah ! les hommes
Sont toujours laids.

LORD BLOUNT.

Toujours.

LÉON.

Triples fats que nous sommes !

Milord, nous n'osons pas nous faire cet aveu.
Nous avons des habits qui nous cachent un peu,
Et puis de la pudeur, et puis des mœurs honnêtes,
Heureusement. Au fond, nous sommes laids et bêtes :
Nous cumulons. Sans nous, aurait-on inventé
Les pianos, les gants, les cols, la dignité,
Les canons, les tambours, les fossés et les tuiles ?
Parlez-moi des lézards qui vieillissent tranquilles,
En se moquant des rois de la création.

LORD BLOUNT.

L'homme est laid et stupide.

TROP CURIEUX.

LÉON.

Avec profusion.

Mais la femme ?

LORD BLOUNT.

La femme aussi.

LÉON, avec reproche.

Milord !

LORD BLOUNT.

Stupide.

LÉON.

Stupide, quelquefois, ingrate, fausse, avide ;
Mais adorable.

LORD BLOUNT.

Non.

LÉON.

Vous êtes marié.

LORD BLOUNT, étonné, se levant.

Qui vous l'a dit ?

LÉON.

Parbleu ! je l'aurais parié.

LORD BLOUNT.

Je l'étais ; — j'ai perdu lady Blount.

LÉON.

Hélas ! morte ?

LORD BLOUNT.

Non.

LÉON.

Égarée ?

LORD BLOUNT.

Oh ! non, — je l'ai mise à la porte.

LÉON.

Je saisis le motif; ce sont des accidents
Que ne prévoient jamais ceux qui se croient prudents.

LORD BLOUNT.

Oh! j'avais tout prévu, monsieur.

LÉON.

Il n'est pas sage,
Quand on voit le ciel noir, de se mettre en voyage.

LORD BLOUNT.

Mais j'étais curieux.

LÉON.

Et vous êtes content?

LORD BLOUNT.

Si l'on a des leçons, c'est en les achetant,
Et j'expérimentais tranquillement ma thèse;
Pour abréger un peu, j'ai pris une Française.

LÉON.

Ahl

LORD BLOUNT.

De Paris.

LÉON.

Gourmet! — Ça n'a pas été long?

LORD BLOUNT.

J'avais un secrétaire aimable, jeune...

LÉON.

Et blond?

LORD BLOUNT.

Jaune, — un Péruvien. — Je suis très-méthodique;
Et je faisais tenir, par ordre alphabétique,
Un relevé précis de mes déceptions.
Ma femme aimait le monde et ses séductions.
— Il l'y suivait.

TROP CURIEUX.

LÉON.

Serpent ! vous leur tendiez la pomme.
— Vous n'êtes point jaloux ?

LORD BLOUNT.

Je suis trop galant homme.
Conserver un amour que l'on a garrotté,
C'est trop simple ; et je ris d'une fidélité
Qui ne trébuche pas, tant qu'on la tient en laisse.
Il faut trop de verroux pour faire une Lucrèce,
Aujourd'hui. — Lady Blount m'aimait en liberté.

LÉON.

Alors, le secrétaire était prémédité.

LORD BLOUNT.

Il avait de l'esprit, et ma femme était tendre.
Dix mois se sont passés.

LÉON.

On vous faisait attendre.

LORD BLOUNT.

Enfin, tout récemment, un soir, le vingt juillet,
J'ai surpris lady Blount rêvant sur un billet.

LÉON.

Puis?...

LORD BLOUNT.

J'en suis resté là ; je prévoyais la suite.

LÉON.

La cause vous paraît suffisamment instruite ?
Non, milord. Pouvez-vous crier sur votre toit,
Pour un billet si sot que le mari le voit ?
Vous perchez votre honneur sur des pointes d'aiguille.
Lady Blount est rentrée, alors, dans sa famille ?

SCÈNE PREMIÈRE.

7

LORD BLOUNT.

Lady Blount n'en a plus; elle se promène.

LÉON.

Où?

LORD BLOUNT.

Elle a repris sa dot... et voyage.

LÉON.

Au Pérou?

LORD BLOUNT.

Non, non; mon secrétaire est parti seul.

LÉON.

Mais elle?...

— Elle est jeune?

LORD BLOUNT.

Vingt ans.

LÉON.

Huin! Jolie?

LORD BLOUNT.

Elle est belle.

LÉON.

Et vous la renvoyez?... vous êtes généreux.

(Se levant et lui montrant son tableau.)

Voici votre commande... un azur vigoureux!

LORD BLOUNT.

Vous?... vous êtes garçon?

LÉON, passé à gauche.

Il vous faut mon histoire?

J'élèverai pour vous ce trophée à ma gloire.

De grands événements m'ont fait quitter Paris...

Je les tairai, milord, vous seriez trop surpris.

Je suis depuis deux mois à Naples; — je déroge,

Mais j'y peins un peu tout, sans vergogne. Je loge

Dans une maison blanche et rose, là, tout près,
 Sous des mûriers. J'y vis content, à peu de frais.
 C'est un homme charmant que mon propriétaire ;
 Un marin enrichi, qui daigne prendre terre ;
 Veuf, avec une fille ; — on la nomme Stella.
 Je ne sais rien de beau comme cette enfant-là :
 Le sang napolitain, sous une blancheur mate ;
 Deux grands yeux noirs, profonds, où toute l'âme éclate.

LORD BLOUNT.

Vous l'aimez.

LÉON.

L'aimer?... moi?... Qu'avez-vous dit, milord !
 Oser me regarder dans cette âme qui dort,
 Et chercher un aveu sur ces lèvres vermeilles ?
 Est-ce que je suis fait pour des amours pareilles ?
 Stella conserve encor ce costume charmant
 Dont Naples se défait, avec empressement,
 Pour copier Paris, qui, lui, se déshabille.

LORD BLOUNT.

Vous êtes amoureux de cette jeune fille.

LÉON.

Amoureux d'elle ? allons ! moi ? vous avez rêvé.
 Je n'ai rien ; en amour, je suis sur le pavé.
 J'adore une Française.

LORD BLOUNT.

Oh ! — tant pis.

LÉON.

Cette idole
 Est plus dans mes moyens de tendresse frivole.
 Je m'amuse à trainer son char d'occasion ;
 Mais, d'ailleurs, elle est prude à faire illusion.
 Vous la verrez ; elle a du goût pour cette plage ;
 Chaque jour elle y vient, souriante et volage.

Tout Naples est à ses pieds charnants, depuis un mois ;
Cette belle Clarisse...

LORD BLOUNT.

Ah ! Clarisse ?

LÉON.

De Croix.

C'est le nom de la dame. Elle est veuve, dit-elle ;
Sa vie a des secrets, comme Polichinelle.
Je n'expliquerai pas ce grand cœur détraqué :
Une Parisienne est un rébus tronqué.
Dieu sait l'esprit que coûte une telle conquête !
Pour nous laisser toucher... la récompense honnête,
Ces vertus hors de prix, qu'un sot peut acheter,
Nous demandent à nous des bons mots à citer ;
Nous devons être beaux, joyeux, enthousiastes,
Jeunes, charmants enfin ; nous jouons les contrastes.

LORD BLOUNT.

Eh bien ?

LÉON.

Eh bien, milord, cela n'est pas aisé.
Je ne plais pas.

LORD BLOUNT.

Vraiment ?

LÉON.

Je m'y suis exposé.
Quand le rire est joli, j'admets bien qu'on me raille ;
Mais je tiens à camper sur le champ de bataille.

LORD BLOUNT.

Vous aimez la vengeance ?

LÉON.

Avec avidité,
Comme l'on aime un plat que l'on n'a pas goûté.

LORD BLOUNT.

Oh! — votre main, monsieur?

LÉON, étonné.

Milord, je... j'apprécie...

LORD BLOUNT, lui serrant la main gravement.

Vous m'avez étonné; je vous en remercie.

LÉON.

Bah! vous êtes trop bon.

LORD BLOUNT, continuant.

Oui, je suis intrigué

De vous voir, à la fois, mélancolique et gai.

Vous ne comprenez point, — c'est votre théorie, —

Que, s'il n'est pas rentier, un homme se marie?

LÉON.

Non, milord; en amour je suis très-exigeant.

LORD BLOUNT.

Vous vous marieriez donc avec un peu d'argent,

Et, pauvre, vous courez de coquette en coquette?

LÉON.

Le plaisir se ramasse et le bonheur s'achète.

LORD BLOUNT, étonné et riant froidement.

Oh! vous me faites rire... oh! oh! merci; merci.

— Achevez, s'il vous plaît, mon tableau.

LÉON.

Celui-ci?

Y manque-t-il du bleu?

LORD BLOUNT, gravement, indiquant du doigt.

Voulez-vous bien écrire...

Là.

LÉON.

Pestel en pleine mer? c'est tout à fait pour rire.

LORD BLOUNT, dictant.

« Ci-git lord Owen Blount, membre de la Cité,
Mort comme il a vécu, par curiosité. »

LÉON, stupéfait.

Milord !

LORD BLOUNT.

« A quarante ans. » — Signez avec paraphe ;
Vous daterez plus tard

LÉON.

Mais c'est une épitaphe ?

LORD BLOUNT.

Oui, monsieur ; je m'en vais, sans bruit officiel,
Dans ce beau lac tranquille et bleu comme le ciel ;
Je hâte le départ que tout le monde ajourne ;
Je sais par cœur le cercle où l'existence tourne.
Le hasard est un sot qui n'a rien inventé ;
L'espérance nous berne à notre volonté ;
Et les illusions, que vous gardez vieilles
Et qui tombent au vent, moi, je les ai cueillies.
Je suis las de creuser toujours le même trou,
Et je veux à tout prix aller je ne sais où.

LÉON.

(A part.)

C'est bien loin. Les Anglais ont la joie hypocondre.

LORD BLOUNT.

Adressez au lord-maire, et franc de port, à Londres.

LÉON.

Alors, c'est un tombeau que je peinturlurais ?
Il fallait m'avertir, j'aurais mis des cyprès
Et des parents en pleurs.

LORD BLOUNT.

Non, je les déshérite.

Je ne veux pas coûter une larme hypocrite.

(Appelant.)

John ?

(John, qui était resté immobile comme une statue, fait quelques pas.)

LÉON, étonné.

Ça marche !... Il vous sert ainsi ?

JOHN.

Depuis quatre ans,

Sans gages.

LORD BLOUNT.

Oui, je lègue à John vingt mille francs.

LÉON.

Pourquoi ?

LORD BLOUNT.

Je l'intéresse à mon départ.

JOHN, avec un sourire de satisfaction.

Sans doute.

LÉON, à part.

Ils se complètent.

LORD BLOUNT, en regardant à gauche.

Oh ! voyez donc sur la route.

LÉON, de même.

Stella !

LORD BLOUNT.

Bien. — Je vous laisse un conseil, en partant :

La vie est un chemin qu'on parcourt haletant.

Les montagnes, les bois, les ruisseaux, les villages,

Vus de loin, en massifs, font de gais paysages ;

On passe, en emportant des regrets ; approchez :

Les montagnes ne sont que d'arides rochers ;

On n'entend près des bois que les cris des cigales ;
Les ruisseaux sont bourbeux, les villages sont sales,
Et l'on part satisfait.

LÉON.

Sans une illusion ?

LORD BLOUNT.

Précisément.

LÉON.

Très-bien. — Votre conclusion,

C'est ?...

LORD BLOUNT.

Soyez curieux.

(Il fait quelques pas pour sortir à droite.)

LÉON.

Je connais son histoire ;

C'est un original à la manière noire ;

Mais je vais l'oublier, en revoyant Stella.

(Lord Blount est revenu sur ses pas ; il lui frappe sur l'épaule.)

Quoi ?

LORD BLOUNT.

Soyez curieux !

LÉON.

Encor ? laissons cela.

LORD BLOUNT, en s'en allant.

Et, si vous l'épousez, prenez un secrétaire.

(Il sort par la droite ; John le suit.)

LÉON, furieux.

Je n'ai pas vos moyens. — L'aimable caractère !

C'est un fou.

SCÈNE II

STELLA, LÉON.

STELLA, en entrant.

Qu'avez-vous ?

LÉON.

Rien, Stella.

STELLA.

Vous mentez,

Monsieur.

LÉON.

Oui, j'en conviens, j'ai les nerfs irrités ;
J'ai trop peint d'indigo.

STELLA, vivement.

Voyons ?

LÉON, la retenant.

Une commande.

STELLA.

Je vous cherchais.

LÉON.

Qui, moi ?

STELLA.

Mon père vous demande.

— Oh ! ne vous pressez pas ; — je sais un peu pourquoi.

LÉON.

Est-ce donc un secret ?

STELLA.

Pour vous parler de moi.

LÉON.

De vous ?

STELLA.

C'est délicat.

LÉON.

Oh ! dites, dites vite !

STELLA.

Mon père doit...

LÉON.

Eh bien ?

STELLA.

Vous demander... J'hésite...

Si vous ne vouliez pas ?

LÉON.

Mais je veux, je suis prêt.

STELLA.

Il vous demandera de faire mon portrait.

LÉON.

Votre portrait ? Le vôtre ! est-ce que c'est possible ?

Et pourrais-je fixer sur ma toile insensible

Cette beauté sans nom, la grâce des seize ans,

Et ce charme inconnu qu'on subit, que je sens,

Que je vois ; mais que rien ne peut rendre.

STELLA.

Il refuse ?

LÉON.

J'essayerai.

STELLA.

Savez-vous que me voilà confuse ;

On n'ose pas me faire un portrait ressemblant ;

Je suis donc laide, alors ? Vous n'êtes pas galant.

— A quoi pensez-vous donc ?

LÉON, s'oubliant.

Comme vous êtes belle !

— Oh ! les peintres ! pour eux, tout devient un modèle.

STELLA.

Vous ne m'offensez pas ; je vous connais si bon.

LÉON.

N'est-ce pas ? Et si vieux ! je suis presque un barbon.

STELLA.

Non, vous êtes l'ami dévoué de mon père.

LÉON.

Oui, Stella, le meilleur.

STELLA, lui tendant la main.

Et le mien, je l'espère ?

LÉON.

Votre ami !... si je pars, vous m'oublierez.

STELLA.

Oh ! non.

LÉON.

Plus tard ; votre portrait vous redira mon nom.

STELLA,

Est-il besoin de lui pour que je me souviene

Que je viens de presser votre main dans la mienne ?

LÉON.

Oh ! Stella !

STELLA.

Que c'est laid de s'attrister ainsi,
De parler de départ ; — Êtes-vous mal ici ?

LÉON.

Non, je suis trop heureux, cela me dépayse.

STELLA.

Monsieur, je le vois bien, vous manquez de franchise ;
Mais les hommes ont tous ce défaut, je le sais.

LÉON.

Vous le savez ?

STELLA.

Je peux faire votre procès.

LÉON.

Ah !

STELLA, avec un petit air d'autorité.

Les hommes ont tous quelque petit système ;
Ils nous aiment toujours comme on aime un problème ;
Ils sont trop curieux.

LÉON, étonné.

Qui vous a dit cela ?

STELLA.

C'est madame de Croix.

LÉON.

Vous lui parlez, Stella ?

STELLA.

On la prétend frivole ; elle aime la toilette ;
Mais je la vois pleurer.

LÉON.

Des larmes de coquette.

Oh ! ne lui parlez plus, ne lui parlez jamais,
Fuyez-la.

STELLA.

Vous allez m'effrayer : je l'aimais.

SCÈNE III

STELLA, LÉON, JOHN.

JOHN.

Monsieur Pradal?

LÉON, stupéfait.

John ! — John, que je vois reparaitre,

Seul !

JOHN, lui tendant une lettre.

Ouh !

LÉON.

Quoi ! c'est pour moi ? — qu'est devenu ton maître ?

JOHN.

Il a pris une barque.

LÉON.

Il se serait noyé !

Et tu l'as laissé faire ?

JOHN, gravement.

Il m'aurait renvoyé.

LÉON.

Mais ne devais-tu pas, — dans ton cœur rien ne vibre, —
Retenir lord Blount ?

JOHN.

Oh ! le peuple anglais est libre.

LÉON.

Tu n'as pas songé même à lui porter secours ?

JOHN.

Il me le défendait, et j'obéis toujours.

LÉON.

Mais quand on sert des fous, on les surveille, traître !

JOHN.

Oh ! je n'ai pas le droit de censurer mon maître.

LÉON, prenant la lettre.

Anglais, va !

JOHN.

Mais milord mangeait bien, buvait bien ;
Il n'avait plus sa femme ; il ne lui manquait rien.
S'il part, c'est qu'il trouvait ses écus monotones ;
Il avait des raisons que je dois croire bonnes,
Puisqu'il était mon maître.

LÉON.

Assez, quadruple sot.

A force de logique il me rend idiot.

— Tu peux garder ce calme ?

JOHN.

Avec beaucoup de peine.

(Criant avec désespoir.)

Ouh !

LÉON.

Qu'as-tu ?

JOHN.

J'ai perdu la montre... ouh ! et la chaîne,
Qu'il vient de me léguer sur le bord de la mer ;
Une montre de prix, un souvenir bien cher.
Quelle perte, monsieur !... Ouuh ! ouh ! et les breloques !
(Il sort, en cherchant, du côté où il est entré.)

SCÈNE IV

STELLA, LÉON.

LÉON.

Les Anglais ont parfois des caprices baroques,

Je le sais; mais lord Blount... lord Blount abuse un peu.

— Allons, c'est impossible, et ce doit être un jeu.

STELLA.

Quel est donc ce lord Blount?

LÉON.

C'est un Anglais bizarre;

L'inconnu l'attirait; l'espèce n'est pas rare.

— Ce n'était qu'un client.

STELLA.

C'était un insensé.

LÉON.

Oui, oui, tout simplement. — On est bouleversé,

D'abord; et puis, enfin, il faut bien se remettre.

STELLA.

Que tenez-vous donc là?

LÉON.

Qui, moi?... c'est une lettre...

Ah! oui, je sais... lisons. — « Voici mon testament! »

STELLA.

C'était donc sérieux?

LÉON.

Il rit étrangement.

(Lisant.)

« Monsieur Pradal, mon peintre, un peu sot, mais honnête,

Se sert de son esprit pour avoir le cœur bête.

Il voit devant l'argent tous les chemins ouverts,

Et se croit philosophie, en aimant de travers. »

— Il se moque de moi. — « Je compte bien en rire,

Et je suis curieux de voir le pauvre sire

Se débattre sous l'or dont je vais l'accabler.

Jelègue... » — Hein? quoi? comment? mes yeux vont se troubler...

C'est mon nom... mon... mon nom... je... j'en deviendrai bègue.

Voyez, ce sont ses biens, tous ses biens qu'il me lègue.

Quoi ! j'aurais de l'argent ? les millions d'un lord ?
 — Il me fait héritier, et le pauvre homme est mort !
 Mais si j'avais connu l'intérêt qu'il me porte,
 Il vivrait ; je serais son gardien, son escorte.
 — J'en conviens, ce hasard me prend au dépourvu.
 Quoique peintre, on peut être heureux : cela s'est vu.
 — C'était son épitaphe ! Elle est là tout inscrite...
 C'est affreux ! — Cependant tous les jours on hérite ;
 L'habitude me manque, elle va me venir.
 Et je peindrai pour moi ! je vais m'appartenir !
 Je veux payer en gloire, un jour, l'or qu'on me prête ;
 J'immortaliserai lord Blount. — Je perds la tête. —
 Écoutez-moi, Stella : vous m'avez vu léger,
 Vous m'avez vu railleur ; mais tout vient de changer.
 Lord Blount me devinait ; il avait l'âme grande ;
 Il me remplit les mains pour que je vous les tende.

STELLA.

A moi ?

LÉON.

Je me taisais et je gardais, caché,
 Comme un pauvre honteux, mon cœur effarouché ;
 Car je ne pouvais pas vous offrir ma fortune.
 Aujourd'hui, je le peux, le hasard m'en donne une.

STELLA.

Et moi, je la refuse. — Il faudrait mériter
 Ma tendresse, monsieur, et non pas l'acheter.
 Je ne me connais pas aux choses de ce monde ;
 Mais une affection, sérieuse et profonde,
 Ne compte pas l'argent qu'elle a, pour éclater :
 Elle se donne pauvre et croit tout apporter.

LÉON, interdit.

Comment ?

STELLA.

J'apprends que l'or a beaucoup de mérite.
Puisque vous en avez, je vous en félicite,
Et de grand cœur.

LÉON, la retenant.

(Avec amertume.)

Stella! — J'ai vécu trop longtemps
Dans un air empesté de calculs attristants ;
Nous avons à Paris des points d'honneur stupides ;
On n'y sait plus parler à des âmes candides ;
On veut faire du bruit en tombant à genoux,
Et l'on crie un aveu, la main sur ses gros sous.
— Écoutez-moi.

STELLA.

Laissons une offre qui m'étonne.

LÉON.

Stella, je la regrette.

STELLA.

Aussi, je vous pardonne.

Adieu.

LÉON.

Pourtant...

STELLA.

Adieu !

(Elle sort par la droite.)

LÉON, après un silence.

Revenons donc gaiement

Aux plaisirs pour lesquels je suis fait. — Seulement,
Je les paierai. — Je pars, oui, je retourne en France,
Au boulevard Montmartre, en pleine indifférence.
— C'est madame de Croix.

SCÈNE V

CLARISSE, LÉON.

CLARISSE.

J'ai l'air d'un tiers ici ;

Je trouble un rendez-vous ?

LÉON.

Non, madame.

CLARISSE.

Si, si.

J'ai vu partir Stella tout émue. Il me semble
Qu'il ne vous déplait pas de vous trouver ensemble.
Vraiment votre embarras est fort divertissant.

LÉON.

Mais nous parlions de vous.

CLARISSE.

C'était bien innocent.

LÉON.

Mon Dieu ! non.

CLARISSE.

Ah ! voilà, du moins, de la franchise ;
Je suivrai votre exemple, et, puisque c'est de mise,
Parlons à cœur ouvert. — Je vois votre courroux ;
Oui, j'ai mis cette enfant en garde contre vous.

LÉON.

Mais, madame...

CLARISSE.

A son âge, un rien nous émerveille.
Je suis veuve déjà, me voilà presque vieille :
Un mari nous vieillit comme des cheveux blancs.
Je donne des conseils.

LÉON.

Des conseils excellents.

CLARISSE.

Mais ne devons-nous pas quelquefois nous défendre,
Et nous montrer le piège où vous allez nous prendre ?
Vous avez des serments, vos coffres en sont pleins ;
De l'amour à jeter par-dessus les moulins ;
Des soupirs attendris, de superbes tirades,
Et de jolis aveux pour les cœurs de tous grades.

LÉON.

Il ne faut donc plus croire à sa sincérité ?

CLARISSE.

Vous mentez pour nous plaire, et c'est trop de bonté.
Mon mari, j'en conviens, n'a pas pris cette peine ;
Il était philosophe et... Tout cela m'entraîne.
— C'est de vous qu'il s'agit.

LÉON, avec une galanterie affectée.

Dites plutôt de nous.

CLARISSE.

Plait-il ?

LÉON.

De nous.

CLARISSE.

Monsieur, comment l'entendez-vous ?
M'offrirez-vous encor votre cœur ?

LÉON.

Mais j'y songe...

CLARISSE.

Votre plaisanterie aimable se prolonge.

LÉON.

Je devrais vous tourner un joli madrigal ;
Je n'en fais plus.

CLARISSE.

Tant mieux.

LÉON.

Je puis être banal,
Ne plus chercher de mots, ne plus soigner mon style,
Ne plus être galant et ne plus être habile ;
Je suis riche, madame.

CLARISSE, souriant.

Ah ! riche ?

LÉON.

Effrontément,

Et j'ai deux millions sur moi. Que c'est charmant !
Que ce bagage-là met vite un homme à l'aise !

(D'un ton fat, mais gracieux et élégant.)

Je ne doute de rien, il faut que je vous plaise ;
Mes attraits, autrefois, restaient inaperçus...

(Vivement.)

Je n'ai volé personne... on passe là-dessus,
Je le sais ; mais je garde un reste de bêtise :
La poire pour la soif.

CLARISSE, souriant.

Que voulez-vous qu'on dise ?

Vous êtes amusant.

LÉON, toujours gracieux.

Déjà ? sans autres frais ?

C'est plus facile encor que je ne l'espérais.

CLARISSE.

C'est une impertinence.

LÉON.

Une galanterie,

Tout au plus. — Eh bien, non, c'est une gaucherie.
Ne vous effrayez pas de me voir maladroit :
Il est doux d'être sot, quand on en a le droit.

CLARISSE.

On abuse de tout.

LÉON.

Belle compatriote !

CLARISSE.

Quel est ce ton, monsieur ?

LÉON.

Est-ce une fausse note ?

CLARISSE, avec ironie.

Vous avez de l'esprit, pourtant.

LÉON.

De bon aloi.

J'en faisais ; — à présent, j'en porterai sur moi.

(Prenant un sérieux comique.)

Est-ce que vous doutez encor de ma fortune ?

Je vous dirai tout franc, la chose est peu commune,

Par quel chemin direct cet argent m'est venu :

C'est un legs que m'a fait un aimable inconnu,

Un Anglais.

CLARISSE.

Un Anglais ?

LÉON.

Mais cet homme admirable,

S'il n'était pas Anglais, serait invraisemblable.

CLARISSE.

Et vous m'offrez votre or ?

LÉON.

Il est à vos genoux.

CLARISSE, raillant.

Cela vaut un conseil, au moins. Relevez-vous ;

Cher monsieur, apprenez à savoir être riche

Pour vous seul : je vous laisse à vos écus en friche.

Labourez donc en paix votre petit bonheur ;
Mais pourquoi m'y mêler, monsieur ? C'est trop d'honneur.
(Elle salue et sort par la droite.)

SCÈNE VI

LÉON, seul, puis JOHN.

LÉON.

J'ai pourtant vu des sots réussir. — C'est la forme ;
Ce paletot est fait pour attendre sous l'orme.
Les sots... parbleu ! les sots, les sots sont élégants ;
Les sots ont un faux col en marbre, avec des gants
Immaculés, un feutre, un habit exemplaire,
Enfin, ce qui permet d'être laid et de plaire.

JOHN, revenant et cherchant.

J'ai la montre et la chaîne.

LÉON, appelant.

Oh ! John ?

JOHN, sans se déranger.

Je cherche encor.

LÉON.

Lord Blount ?

JOHN.

Non pas, monsieur, des breloques en or.

LÉON.

John ? Marche.

JOHN, étonné.

Hein ?

LÉON.

Cambre-toi. Cambre-toi.

JOHN, interdit.

Je me cambre.

LÉON.

John ?

JOHN.

Monsieur ?

LÉON.

Je te prends pour mon valet de chambre.

JOHN, riant avec flegme.

Ouh ! ouh !

LÉON.

Tu ris ?

JOHN.

Un peintre !

LÉON.

Un héritier massif,

Un lingot.

JOHN, s'inclinant.

Oh ! monsieur !

LÉON.

Et quel est ton tarif ?

JOHN.

Monsieur me léguera, s'il veut bien, quelque chose.

LÉON, vivement.

Non, non, non, au contraire.

JOHN, piqué.

Alors, monsieur propose... ?

LÉON.

Deux mille francs par an, pendant que je vivrai.

JOHN.

Monsieur se soignera, je l'espère, à mon gré ?

LÉON.

John, je veux être beau.

JOHN.

Monsieur, tout est possible.

Mais monsieur peindra moins ; on dit le vert nuisible.

— Je suis prêt à servir monsieur.

LÉON.

Bien.

JOHN.

Dès ce soir.

LÉON.

Prête-moi ton habit.

JOHN, stupéfait.

Hein ?

LÉON.

Ton bel habit noir.

JOHN.

Et moi ?

LÉON.

Voici le mien. Je vais être superbe.

Cela me gênera pour m'étendre sur l'herbe,

Tant pis ! — John, je veux plaire.

JOHN.

En y mettant le prix.

J'ai parcouru dix-sept maîtres, blonds, bruns, blancs, gris ;

Et j'ai vu que l'argent égalise les armes :

Avec la même somme, on a les mêmes charmes.

LÉON.

En es-tu sûr ?

JOHN.

Monsieur ! — monsieur, c'est textuel.

Monsieur évitera de se battre en duel.

LÉON.

J'ai quatre-vingt ans de ça.

JOHN.

Où que monsieur se batte.

— Monsieur a son hôtel, sans doute ?

LÉON.

Je m'en flatte,

Mon château. — Tu le vois : un étage.

JOHN.

C'est peu.

LÉON.

Au premier, porte à gauche, — une chambre sans feu.

JOHN, étonné.

Pas de cheminée ? Oh !

LÉON.

Cela ferait injure

Au soleil. Le plafond sert aussi de toiture,

Un vrai dôme ! — D'ailleurs, les lambris sont jonchés,

D'un squelette charmant, de fleurets accrochés,

De plâtres, d'un tableau du cru : Laure et Pétrarque.

(Regardant à droite.)

Je te présenterai ma tortue. Une barque

A l'endroit où j'ai mis le ci-git du tableau !

JOHN.

C'est lord Blount.

LÉON.

Que fait-il ? — Ciel ! il se jette à l'eau !

JOHN, avec calme.

Eh bien, où courez-vous ?

LÉON.

Je l'atteindrai peut-être.

JOHN, voulant le retirer.

Nous sommes héritiers, son ez-y, mon bon maître !

LÉON.

Il se noiera.

JOHN.

Pourquoi ce dévouement subit ?

Je vous suivrai partout.

LÉON.

Viens donc.

(Il s'échappe et sort par la droite.)

SCÈNE VII.

JOHN, seul.

Et mon habit ?

O Dieu ! que la jeunesse a la tête peu forte.

Il ne sait pas nager. — Bon ! le courant l'emporte.

(Revenant avec flegme.)

Bon ! — Si je le sauvais ? Comme disait milord :

— Qu'est-ce donc que la vie ? Une chose à ressort,

Qui ne vaut vraiment pas qu'on s'expose pour elle.

Oh ! la philosophie a du bon ; qu'elle est belle !

Quand on est philosophe, on peut voir, sans émoi,

Les malheurs les plus gros tomber autour de soi ;

Les plus nobles douleurs ne vous font pas envie ;

On brave tous les maux, on méprise la vie...

Des autres, c'est superbe ! — Ils se noieront tous deux ;

Moi, j'ai vingt mille francs, je puis me passer d'eux.

(Il trouve les breloques. — Avec joie.)

— Les breloques !

LORD BLOUNT, de la coulisse.

John ?

TROP CURIEUX.

JOHN, altéré.

Hein ?

LORD BLOUNT, de même.

John ?

JOHN.

Ouh ! c'est milord, mon maître,

Qui s'habille , — et le peintre en costume champêtre.

SCÈNE VIII

JOHN, LORD BLOUNT, LÉON.

LORD BLOUNT, en entrant, à Léon.

Que faisiez-vous sous l'eau ?

LÉON.

Brr !...

LORD BLOUNT.

Répondez donc ?

LÉON.

Heu !

LORD BLOUNT.

Parlez.

LÉON.

J'avais raison de détester ce bleu ;

J'en ai bu. Brr !...

LORD BLOUNT.

Pourquoi ?

LÉON.

Pour vous. Je vous ramène,

Comment ? Je n'en sais rien ; mais ce n'est pas sans peine.

LORD BLOUNT.

Vous descendiez au fond.

LÉON.

Au fond ?

LORD BLOUNT.

Comme un pavé.

LÉON.

Sapristi ! Mais, alors, c'est lui qui m'a sauvé ?

LORD BLOUNT.

Oui, monsieur, pour savoir ce que vous alliez faire.

LÉON, à John.

Prends ton habit ; rends-moi le mien, je le préfère.

LORD BLOUNT.

Je m'étais étendu dans la mer mollement ;
Je roulais dans l'azur, je me noyais gaiement,
Lorsque je suis heurté par un talon de botte.
Je regarde, et je vois une jambe qui flotte ;
Cela pique beaucoup ma curiosité.
Je suppose un confrère inexpérimenté ;
Je jette, en un clin d'œil, ce monsieur sur le sable...
C'était vous !

LÉON.

C'était moi. — Vous êtes admirable.
Milord, je serai donc toujours votre obligé ?

LORD BLOUNT.

Non ! je suis mécontent : vous m'avez dérangé.
— Bonsoir.

LÉON.

Hein ?

LORD BLOUNT.

Je m'en vais.

LÉON.

C'est assez d'une alerte.

LORD BLOUNT.

Et ne m'obligez plus à vous sauver.

LÉON, le retenant.

Non, certe.

LORD BLOUNT.

Eh bien, que faites-vous ?

LÉON.

Parbleu ! je vous retiens.

LORD BLOUNT.

Et de quel droit, monsieur ?

LÉON.

Vous me léguez vos biens,

Ce sont des nœuds tout faits entre nous, je les serro.

LORD BLOUNT.

Cela me convient-il ?

LÉON.

Ce n'est pas nécessaire.

Votre legs nous a mis sur le même niveau ;

Un bienfaiteur, milord, mais c'est du fruit nouveau

Pour moi. Je vous conserve.

LORD BLOUNT.

Oh !

LÉON.

Je serai votre ombre.

LORD BLOUNT, furieux.

Monsieur !

LÉON.

Vous me plaisez.

LORD BLOUNT.

Monsieur !

LÉON.

Vous êtes sombre ;

Mais c'est original.

LORD BLOUNT.

Adieu, monsieur.

LÉON.

Encor ?

Ah ! vous croyez qu'on lègue impunément son or ;
Qu'on est bon, sans courir quelque mésaventure,
Et qu'on fait des heureux sans une égratignure ?
Vous vous trompez, milord. Je m'attache à vos pas,
Je me cramponne à vous.

LORD BLOUNT.

Cela ne se fait pas.

LÉON.

Vous vouliez m'enrichir, vous, et sans me connaître,
Cela se fait-il mieux ?

LORD BLOUNT.

Ne suis-je plus mon maître ?

LÉON.

Non ; quand j'aime les gens, ce n'est pas à demi.

LORD BLOUNT.

J'aurai donc un geôlier ?

LÉON.

Vous aurez un ami.

LORD BLOUNT.

Il est des dévouements dont on se débarrasse.

LÉON.

Milord, n'essayez pas ; j'ai l'amitié tenace.

TROP CURIEUX.

LORD BLOUNT.

Je vous rencontrerais toujours ?

LÉON.

Toujours.

LORD BLOUNT.

Assez.

LÉON.

Vous vivrez.

LORD BLOUNT.

Non.

LÉON.

Si.

LORD BLOUNT.

Non.

LÉON,

Non ?

LORD BLOUNT.

Vous me menacez ?

LÉON.

Je vous égorgerais plutôt.

LORD BLOUNT, avec calme.

Je vous rends grâce,

Et nous allons sortir enfin de cette impasse.

— Vous êtes un faquin. — A vos ordres.

LÉON.

Milord!...

Eh bien, nous nous battons.

LORD BLOUNT.

A mort, monsieur.

LÉON.

A mort,

(A part.)

Gagnons du temps.

JOHN, à part.

L'ami manque un peu de logique ;

Mais, moi, j'aurai mon legs.

(Il sort par la gauche.)

LORD BLOUNT.

Je suis très-méthodique ;

Je ne change jamais un plan fait à mon gré,
Et ma barque m'attend.

LÉON.

Alors ?

LORD BLOUNT.

Je vous tueraï.

LÉON.

Pour pouvoir revenir à la noyade intime ?
C'est ce que nous verrons ; j'entends assez l'escrime.
— Votre carte, milord ? — J'enverrai mes témoins.

LORD BLOUNT, vivement.

Nous nous battons ici, sur l'heure.

LÉON.

A coups de poings ?

LORD BLOUNT.

Je suis pressé, je veux me noyer tout de suite.

LÉON.

Sans me rendre raison ?

LORD BLOUNT.

Alors, battons-nous vite,
Comme vous l'entendrez.

LÉON.

Mais il faut des témoins.

LORD BLOUNT.

On s'en passe, monsieur.

LÉON.

Mais des armes, au moins.

JOHN, accourant avec deux fleurets.

En voilà. — J'ai pensé que ce serait utile.

LÉON.

Mes fleurets ?

JOHN.

Je les ai décrochés.

LÉON.

Imbécile !

(Lord Blount et Léon prennent chacun un fleuret.)

LORD BLOUNT.

On ne me tuera pas comme un sot, malgré moi ;

Je tiens à me noyer. — En garde !

LÉON, croise le fer et s'arrête.

Un moment.

LORD BLOUNT.

Quoi ?

LÉON.

Je tiens à faire aussi mon testament.

LORD BLOUNT.

En garde !

LÉON.

Vous avez fait le vôtre.

LORD BLOUNT.

Oh ! cela me retarde ;

Je vous l'ai déjà dit, monsieur, je suis pressé.

LÉON, donnant son fleuret à John.

J'en suis fâché, milord ; mais je suis l'offensé.

Vous courez aux gros mots et vous faites esclandre ;

Vous m'appellez faquin ; je vous force à m'attendre.

LORD BLOUNT.

Vous vouliez me sauver !

LÉON.

Vous vouliez m'enrichir !

— Il me faudra du temps.

LORD BLOUNT.

Du temps ?

LÉON.

Pour réfléchir.

LORD BLOUNT.

Monsieur... vous n'avez rien.

LÉON.

Quoi ! rien ?... Et ma palette ?

Et mon Caracalla ? mon Bacchus ? mon squelette ?...

Voilà des petits legs qui vont m'embarrasser.

Des millions, parbleu ! c'est facile à placer ;

On sait que tout le monde en veut ; mais ma tortue ?

LORD BLOUNT.

Vous me raillez ?

LÉON.

Et puis, il faut que j'institue

Quelque chose. — Soyons immortel une fois ! —

Un grand prix de loto. — Je demande trois mois.

LORD BLOUNT.

Pourquoi ce faux-fuyant ? Cette terre vous charme,

Restez-y. Je m'en vais.

LÉON, vivement.

(A part.)

Battons-nous. Un gendarme,

Pour nous prendre au collet... et le mettre en prison !

(Haut.)

Je lègue tout à John ; mais rendez-moi raison.

LORD BLOUNT.

Soit !

(Ils se mettent en garde.)

LÉON, s'arrêtant, et relevant son fleuret.

Avez-vous tout vu dans ce monde morose ?

LORD BLOUNT.

Tout.

LÉON.

Vous avez peut-être oublié quelque chose ?

LORD BLOUNT.

Non.

LÉON, même jeu.

Mais si, si, milord. Êtes-vous négligent !

Vous avez oublié de manger votre argent.

LORD BLOUNT, impatienté.

Non.

LÉON.

Vos deux millions ?

LORD BLOUNT.

J'en avais mangé quatre.

(Ils font une passe.)

LÉON, s'arrêtant encore.

Vous aimiez votre femme, au fond ?

LORD BLOUNT.

Veuillez vous battre.

LÉON.

Et vous étiez jaloux.

LORD BLOUNT, de même.

Veuillez donc vous couvrir.

LÉON.

Mais un mari trompé ne devrait pas mourir.

Car, enfin, laisser veuve une femme trop tendre,
C'est mal ; c'est exposer son prochain à la prendre.

LORD BLOUNT, insistant.

En garde !

(Ils font une passe.)

LÉON, vivement.

Parez donc. — C'est absurde, milord ;

(Avec calme.)

J'ai failli vous tuer. — Tenez, tirons au sort :

C'est une émotion. Jouons à pile ou face,

Huit jours. Si vous gagnez, milord, je vous embrasse

Et je vous jette à l'eau moi-même.

LORD BLOUNT.

Et si je perds ?

LÉON.

Je mets, pendant huit jours, votre tête à l'envers,

Et je vous convertis, ou j'y renonce. — Pile !

(Il jette une pièce de monnaie en l'air ; John se précipite sur la pièce et la cache avec sa main.)

LORD BLOUNT.

Une condition, pourtant ? Elle est facile.

LÉON.

Je l'accepte, milord.

LORD BLOUNT.

Vous garderez mes biens.

LÉON.

Qui ? moi, j'hériterais encor de vous ?

LORD BLOUNT.

J'y tiens,

Si je gagne.

TROP CURIEUX.

LÉON.

Milord!... Eh bien, soit! — J'ai dit : pile.

JOHN, découvrant la pièce avec joie.

Ouh! milord a gagné.

LORD BLOUNT.

Je peux partir tranquille.

LÉON.

(A John.)

Vous le pouvez. Butor!

LORD BLOUNT.

Je me sens allégé.

— Surtout, pas de sermons.

LÉON.

Je m'y suis engagé.

LORD BLOUNT.

John? Prépare ma barque.

(John sort par la droite.)

LÉON, à part.

Où prendre une anicroche?

LORD BLOUNT.

Gardez mon testament.

LÉON.

Je l'ai là, dans ma poche.

(A part.)

Tiens!... non, non... ah! je sais...

JOHN, revenant effaré.

Milord?

LORD BLOUNT.

Qu'as-tu?

JOHN.

Milord,

Dans la barque, j'ai vu deux dames.

LÉON, à part.

Un renfort !

(Haut.)

Qu'on les amène.

JOHN.

Il faut que milord les évite.

LÉON.

Deux dames ! nous tenons à les voir.

JOHN.

Partons vite.

Elles m'ont reconnu.

LORD BLOUNT.

Toi ?

JOHN.

Fuyons, les voilà.

LÉON, regardant à droite.

C'est madame de Croix, tant mieux ; — avec Stella !

CLARISSE, appelant du dehors.

John ?

LORD BLOUNT, étonné.

Oh !

SCÈNE XI

JOHN, LORD BLOUNT, LÉON, CLARISSE, STELLA.

CLARISSE, entrant vivement.

John ? John ?

TROP CURIEUX.

LORD BLOUNT, voyant Clarisse ; stupéfait.

Oh !

CLARISSE, voyant lord Blount ; interdite.

Ah ! — monsieur, je suis confuse.

Cette barque est à vous : acceptez mon excuse.

LÉON, à Clarisse, présentant lord Blount.

Lord Owen Blount.

STELLA.

Lord Blount ?

LÉON.

Membre de la Cité,

(A lord Blount.)

Et mon meilleur ami. Vous êtes présenté.

(Présentant Clarisse.)

— Madame de Croix.

LORD BLOUNT.

Oh !

JOHN.

Ouh !

LÉON, galement.

Ma compatriote,

Qui daigne charmer Naples et nous traite en despote.

CLARISSE.

Vous croyez que monsieur s'intéresse à mon sort ?

STELLA.

Monsieur serait lord Blount ? lord Blount qu'on croyait mort ?

LÉON.

Il meurt de temps en temps ; c'est sa façon de vivre.

LORD BLOUNT, après un moment d'embarras.

Je vais partir... je pars.

JONN, avec joie.

Milord, je vais vous suivre.

LÉON, montrant Clarisse.

Madame cependant vous regarde.

LORD BLOUNT.

Oh !

LÉON.

Allons,

Soyez galant un jour...

(Lord Blount lui tourne le dos.)

Vous tournez les talons ?

(Le retenant.)

N'échappez pas si vite à ces regards de flamme ;
Madame pourrait bien vous plaire.

LORD BLOUNT, brusquement.

C'est ma femme.

LÉON, à part.

J'ai la main malheureuse.

(Haut.)

Hein ? votre femme ?... quoi !

C'est ?... allons donc ! madame est veuve.

LORD BLOUNT.

Oh ! oui, de moi.

LÉON, à part, découragé.

Rien ne le retiendrait à présent.

CLARISSE, à lord Blount.

On s'étonne

Que je quitte le nom, quand la main m'abandonne ?

LORD BLOUNT, avec ironie, à Clarisse.

Ne vous effrayez pas ; je suis un revenant,
Et j'existe si peu que ce n'est pas gênant.

CLARISSE, étonnée.

Que dites-vous ?

LÉON, gaiement.

Eh ! oui. Vous voyez notre joie ;
Nous sommes gais tous deux, ce soir : — monsieur se noie.

CLARISSE, stupéfaite.

Se tuer !

LÉON, de même.

L'autre monde a plus d'un amateur ;
On y devient esprit, et c'est toujours flatteur.

CLARISSE, interdite, à Léon.

Comment, vous l'approuvez ?

LÉON, avec aplomb.

Je le crois bien ; — j'hérite.

LORD BLOUNT, étonné, le regardant.

Oh ! votre dévouement était donc hypocrite ?

LÉON, de même, affectant l'égoïsme.

Vous en êtes surpris ? — Pour qui me prenez-vous ?
Pour un maroufle, bon à vivre avec les loups ?
Dites-moi donc, alors, que je suis un sauvage,
Un vautour, un ours blanc, que je manque d'usage,
Que je n'ai jamais mis les pieds dans les salons.

(D'un ton fat.)

Nous sommes hypocrite aussi, quand nous voulons ;
J'ai du monde, milord.

JOHN, le suivant, avec admiration.

Oui.

LORD BLOUNT.

J'ai fait une école.

(A Léon.)

Vous n'avez pas mes biens.

LÉON.

Mais j'ai votre parole.

Parbleu ! je reste riche.

SCÈNE NEUVIÈME.

47

STELLA, le regardant avec tristesse.

Oh ! comme il est changé !

LÉON, continuant.

Je veux être un artiste idiot, mais rangé.
Je peindrai quelquefois pour flatter ma manie ;
Je choisirai ma gloire, et j'aurai du génie.

LORD BLOUNT, en colère.

Jamais, monsieur.

LÉON.

Jamais ? On dînera chez moi.

LORD BLOUNT.

Si je ne parlais pas ?

LÉON, avec ironie.

Vous resteriez ? — Pourquoi ?
Mais vous n'existez plus, puisque madame est veuve ;
Voudriez-vous tenter une seconde épreuve
Sur un Péruvien plus jaune ?

CLARISSE, vivement à lord Blount.

J'ai chassé

L'insolent.

LORD BLOUNT.

Moi.

CLARISSE.

C'est moi. — Qu'avez-vous donc pensé ?
Que je vous trahissais ?

LÉON.

Il l'espérait, madame.

CLARISSE.

Comment ?

LÉON.

Votre vertu dérange son programme.

(A lord Blount.)

C'est à recommencer.

TROP CURIEUX.

CLARISSE.

Vous étiez donc jaloux ?

Ah ! milord, mes succès me lassaient plus que vous,
 Et vous auriez demain évité ma rencontre ;
 Je me retire en Suisse.

LORD BLOUNT, étonné.

Oh ! — John ?

JOHN.

Milord ?

LORD BLOUNT.

Ma montre.

(A Clarisse.)

Pour longtemps ?

CLARISSE.

Pour toujours.

LORD BLOUNT, à John,
 Ma chaîne ?

JOHN.

La voici.

LÉON, à lord Blount.

Parbleu ! vous vous noierez.

LORD BLOUNT.

Non.

LÉON.

Si.

LORD BLOUNT.

Non.

LÉON.

Si, si, si.

STELLA, à Léon.

Monsieur, je vous aimais, eh bien, je vous déteste.

LÉON.

(A lord Blount.)

Stella ! Partirez-vous ?

LORD BLOUNT.

Non, monsieur, non, je reste.

LÉON.

Vous vivrez ?

LORD BLOUNT.

Oui, monsieur, — par curiosité.

(A part.)

Si ma femme était sage ?

LÉON.

Est-ce bien arrêté ?

Je n'hériterai plus.

JOHN.

Et moi ?

LÉON.

Toi, je te chasse ;

Mais prends le testament, dans ta poche, — à sa place.

JOHN, montrant une boulette de papier mouillé.

Ça ?

LORD BLOUNT.

Bah !

JOHN.

Ils n'ont noyé que lui.

LORD BLOUNT.

C'était un jeu.

STELLA, à Léon

Vous n'avez donc plus rien ?

TROP CURIEUX.

LÉON.

Il me reste du bleu.

Je redeviens bon, doux, naïf, — je me dédore.

STELLA.

Je voulais vous haïr, je vous aimais encore.

LÉON.

(Allant à lord Blount, montrant Stella et Clarisse.)

Le bonheur est là. Vous m'aimiez ? Vivons joyeux !

LORD BLOUNT, se parlant à lui-même.

Aurai-je un secrétaire ?

LÉON.

Il est trop curieux !

FIN.

N.º d' invent: ~~181~~ 36122